



7 au 13/12 188

Minute

BHL

LIVRES A LA PAGE par Marie-Dominique

Lancelot

## BERNARD-HENRI LÉVY

### Sur les pas de Malraux...

Ouf, on a eu peur pour lui : BHL, parti favori pour le Goncourt, le Fémina and Co, n'avait rien eu ! (Et Labro, alors ?) Presque tous les grands prix lui étaient passés sous le nez (comme pour Labro). Au lieu de juger, sagement, des qualités littéraires d'un lauréat possible, ces dames du Fémina se sont ainsi amourachées d'un sympathique tondron qui tiendra, peut-être, ses promesses... lorsqu'il apprendra à retravailler sa copie un peu bâchée. Du coup, BHL se retrouvait gros-jean, privé du Renaudot et des lauriers de l'Académie française. (Et Labro, donc !) Enfin, l'Intelli est arrivé. A ce propos, il faudrait renvoyer à leurs études certains présentateurs de télévision : ce « petit » prix donné par des journalistes romanciers est aussi un grand prix créé pour récompenser un certain André Malraux, outre exclu célèbre... Il ne faudrait pas minimiser les choses tout de même.

Pour ne rien vous cacher, il était assez difficile que l'Intelli échappe au candidat Grasset : depuis 1930, où « La voie royale » publiée chez... Grasset justement, a obtenu le prix, la fameuse petite couverture jaune a retenu dix-huit fois l'attention des jurés ! Quant aux lauréats, ils sont du meilleur bois puisqu'ils réunissent des têtes d'affiche aussi variées que Roger Vailland (« Drôle de jeu », 1945), Jacques Perret (« Bande à part », 1951), Félicien Marceau (« Les élans du cœur », 1955), Antoine Blondin [primé de l'an 1959 pour « Un singe en hiver »], Kléber Haedens (« L'été finit sous les tilleuls », 1966), Michel Déon (« Les poneys sauvages », 1970), sans oublier le ciné-auteur Pierre Schoendoerffer et son « Adieu au roi ». Rien que du beau monde doué pour l'écriture, ce qui vaut mieux... Mais revenons à BHL. Pour ceux qui s'arrêtent aux apparences, Bernard-Henri Lévy, star à combien médiatisée, pour parler comme Séguéla, pourrait assez bien passer pour le Frédéric Mitterrand de la littérature. BHL, chemise ouverte jusqu'au nombril, se dépoitraille à tous vents. Frédéric parle le micro sur les lèvres, avant de jouer au Penseur de Rodin pour écouter, l'index collé sur la bouche, ses invités. Chacun ses tics. Mais ce serait une erreur de s'arrêter au « flaconnage » : plus qu'un roman, le livre « Les derniers jours de Charles Baudelaire » constitue un essai passionnant, assorti d'une réflexion sur la fin de vie d'un grand homme, le sens désiroire de cette existence et l'incompréhension qu'il a pu rencontrer chez des contemporains souvent jaloux d'une oeuvre si déroute.

Fasciné par son poète maudit, BHL scrute, étudie, réinvente chaque parcelle de ces longues journées, de ces interminables nuits si mal vécues par son héros. Soudain, par la tangibilité des mots, Charles est là, devant nous, « dressé sur son séant, l'œil fou », avant de se mettre à hurler. Sa solitude est affreuse, ses douleurs intolérables et chacun de ceux qui s'approchent du poète des « Fleurs du mal », décrit l'effondrement de ce génie malmené par son siècle, par la maladie, par le poids de ses angoisses. Charles se meurt. Baudelaire est à l'agonie et



Même sentiment ici : jusqu'à quel point a-t-on envie de toucher de près la misère physique, la déchéance et le dérangement mental d'un pauvre génie nommé Baudelaire, soudain sondé, exposé, mis à nu ? Même si l'idée romancée est intéressante de décrire Charles B. Même si l'imagination de BHL nourrit chaque évocation, je continue à me demander si l'on a envie d'assister à la chute d'un homme admiré, assez...

pour le Gancourt, le Fémina ond 'Co, n'avait rien eu ! (Et Labro, alors ?) Presque tous les grands prix lui étaient passés sous le nez (comme pour Labro). Au lieu de juger, saine-ment, des qualités littéraires d'un lauréat possible, ces dames du Fémina se sont ainsi amourachées d'un sympathique tendron qui tiend'a, peut-être, ses promesses... lorsqu'il apprendra à retravailler sa copie un peu bâclée. Du coup, BHL se retrouvait gros-Jean, privé du Rencudot et des lauriers de l'Académie française. (Et Labro, donc !). Enfin, l'Interrallité est arrivé. A ce propos, il faudrait renvoyer à leurs études certains présentateurs de télévision : ce « petit » prix donné par des journalistes romanciers est aussi un grand prix créé pour récompenser un certain André Malraux, outre exclu célèbre... Il ne faudrait pas minimiser les choses tout de même.

Pour ne rien vous cacher, il était assez difficile que l'Interrallité échappe au candidat Grasset : depuis 1930, où « La voie royale » publiée chez... Grasset justement, a obtenu le prix, la fameuse petite couverture jaune a retenu dix-huit fois l'attention des jurés ! Quant aux lauréats, ils sont du meilleur bois puisqu'ils réunissent des têtes d'affiche aussi variées que Roger Vailland (« Drôle de jeu », 1945), Jacques Perret (« Bande à part », 1951), Félicien Marceau (« Les élans du cœur », 1955), Antoine Blondin (primé de l'an 1959 pour « Un singe en hiver »), Kléber Haedens (« L'été finit sous les tilleuls », 1966), Michel Déon (« Les poneys sauvages », 1970), sans oublier le ciné-auteur Pierre Schoendorffer et son « Adieu au roi ». Rien de du beau monde doué pour l'écriture, ce qui vaut mieux... Mais revenons à BHL. Pour ceux qui s'arrêtent aux apparences, Bernard-Henri Lévy, star é combien médiatisée, pour parler comme Séguéla, pourrait assez bien passer pour le Frédéric Mitterrand de la littérature. BHL, chemise ouverte jusqu'au nombril, se dépoitrille à tous vents. Frédéric parle le micro sur les lèvres, avant de jouer au Penseur de Rodin pour écouter, l'index collé sur la bouche, ses invités. Chacun ses fics. Mais ce serait une erreur de s'arrêter au « flaconnage » : plus qu'un roman, le livre « Les derniers jours de Charles Baudelaire » constitue un essai passionnant, assorti d'une réflexion sur la fin de vie d'un grand homme, le sens dérisoire de cette existence et l'incompréhension qu'il a pu rencontrer chez des contemporains souvent jaloux d'une œuvre si déconcertante.

Fasciné par son poète maudit, BHL scrute, étudie, réinvestit chaque parcelle de ces longues journées, de ces interminables nuits si mal vécues par son héros. Soudain, par la tangibilité des mots, Charles est là, devant nous, « dressé sur son séant, l'œil fou », avant de se mettre à hurler. Sa solitude est affreuse, ses douleurs intolérables et chacun de ceux qui s'approchent du poète des « Fleurs du mal », décrit l'effondrement de ce génie malmené par son siècle, par la maladie, par le poids de ses angoisses. Charles se meurt, Baudelaire est à l'agonie et Mme Lepage, l'hôtelière bruxelloise, commente, un peu trop populaire pour être vraiment crédible.

« Il s'est levé. Couché. Relevé. Recouché. Livre de souffrance, suffoquant sous le choc, il s'est mis à tourner autour de la petite chambre. » Comment résister à cette image d'un Baudelaire criant, hurlant et se débattant, muet parfois, à vif, pour mieux tromper la vigilance du démon ? Un démon toujours là. « Sur le pas de la porte, avant de sortir, je me suis retourné, une dernière fois. Il était blême. En le voyant ainsi, livide, les traits tirés, l'habit encore impeccable qui se détachait sur le drap blanc, je n'ai pu m'empêcher de songer qu'il offrait déjà l'apparence qu'il aurait dans son linceul... »

Lorsque le cinéaste Milos Forman donne dans « Amadeus » une interprétation charnelle de Mozart, on se sent agressé, surpris, désarçonné par la rencontre de cet enfant mal élevé et trop doué, si peu conforme à l'idée qu'on voulait bien s'en faire.



Même sentiment ici : jusqu'à quel point a-t-on envie de toucher de près la misère physique, la déchéance et le dérangement mental d'un pauvre génie nommé Baudelaire, soudain sondé, exposé, mis à nu ? Même si l'idée romancée est intéressante de décrire, nourrir Charles B. Même si l'imagination de BHL nourrit chaque évocation, je continue à me demander si l'on a envie d'assister à la chute d'un homme admiré sinon admirable. Il n'y a pas de grand homme, dit-on, pour son valet de chambre. BHL tient ici le rôle d'un valet qui aurait appris à servir chez Zola, pour raconter un Baudelaire exilé, ravagé, scandaleux et misérable, tellement misérable...

Si l'on ne se relève pas indemne de cette lecture, ou plutôt de cette veillée funèbre d'un moribond rebelle, les âmes mieux trempées pourront, avec profit, enchâtrer sur le « Baudelaire » de Sartre. Dans cette analyse posée en collection Folio, le philosophe tente de faire revivre, de l'intérieur, la pensée cahotante d'un être frappé par la fatalité et qui « n'a pas eu la vie qu'il méritait ». Mais jusqu'à quel point a-t-on jamais la vie que l'on mérite ?

« Les derniers jours de Charles Baudelaire », de Bernard-Henri Lévy (Grasset, 99 F.)  
« Baudelaire », de Jean-Paul Sartre (Folio essais n° 105).